

Les productions avignonnaises au moyen-âge et à l'époque moderne : état des questions

Carru (D), Démians d'Archimbaud (G), Landuré (C), Picon (M), Vallauri (L)

L'importance du développement d'Avignon au XIV^e siècle en a fait l'un des centres urbains majeurs de la région rhodanienne. L'un des centres consommateurs les mieux documentés aussi, tant par les textes que par les découvertes matérielles qui y ont été effectuées. Il suffit sans doute ici de rappeler les importantes commandes pontificales de carrelage et de vaisselle déjà signalées par M. Sylvain Gagnière ou les importantes séries de majoliques archaïques et/ou de carreaux de pavement mises au jour au Palais des Papes, au Petit-Palais, à la Vice-Gérance et dans l'hôtel de Brion (Gagnière 1963, 1964, 1986 ; Pighini 1983 ; fouilles Carru : 1989 et fouilles Marchievitz et Keyser 1990 ; Démians d'Archimbaud 1980).

Ces concentrations de matériel en pâte réfractaire parfois, en particulier dans les niveaux les plus anciens, en pâte calcaire surtout, posent le problème des sources d'approvisionnement. Celles-ci sont relativement bien connues pour les premières réalisées en argile kaolinitique provenant très vraisemblablement, pour l'essentiel, de l'Uzège (Vallauri 1980). Elles restent en revanche plus incertaines pour les secondes, en pâte calcaire, qui inondèrent cependant toute la Provence centrale et occidentale au cours du XIV^e siècle. Si l'utilisation des terres alluviales du bas-Rhône paraît très probable, aucun lieu de fabrication précis n'a encore pu être déterminé compte-tenu du caractère mal différenciable de ces argiles homogènes dans tout ce secteur de la vallée. Aussi les découvertes récemment effectuées de plusieurs zones d'ateliers d'époque moderne dans la cité -ateliers également connus par les textes pour la plupart- fournissent-elles un apport nouveau et important. Il permet, en effet, pour la première fois d'examiner les argiles certainement utilisées en Avignon de la fin du XV^e au début du XVIII^e siècle et pose le problème de la continuité, ou non, des approvisionnements d'argile dans la ville. Afin d'examiner ce point, quatre échantillonnages ont été constitués en vue d'analyse, le premier concernant les majoliques archaïques médiévales, les trois autres les productions d'époque moderne.

1. L'échantillonnage « médiéval »

Il réunit 61 échantillons provenant des séries de céramiques émaillées, monochromes ou à décor vert et brun, issues de plusieurs sites provençaux ; Dont, dans le Var, Rougiers et le monastère Saint-Pierre de l'Almanarre près d'Hyères (Démians d'Archimbaud 1980, Parent 1991) dans les Bouches-du-Rhône, Aix-en-Provence avec les fouilles de l'archevêché et du lycée Mignet (quatre plats à marli, une coupe à décor vert et brun et quatre cruches à glaçure jaune) (Fixot 1986 ; Richarté 1991) ; dans le Gard, Beaucaire avec les fouilles du château (3 échantillons dont une cruche et deux coupes à décor vert et brun et revers à glaçure verte) (Schneider 1990). D'Avignon même ont été utilisées plusieurs céramiques monochromes provenant de l'hôtel de Brion ainsi que trois plats à marli à décor vert et brun issus des fouilles récentes de la rue Carreterie (Carru 1990) (fig. 1).

L'ajout de plusieurs carreaux de pavement permet, pour la première fois, d'étudier la composition des argiles utilisées dans ce type de fabrication. Cinq proviennent du château de l'Emperi à Salon, dont trois de faciès classique à décor vert et brun en damier, blason ou zoomorphe (tortue), et deux plus rares à couverte monochrome sur engobe (fig.2). Six autres proviennent du Palais des Papes, trois historiés (clefs, damier et triangles), trois autres recouverts d'émail monochrome blanc, vert ou violet.

L'on rappellera à ce propos les découvertes effectuées par S. Gagnière de carrelages en place dans le studium pontifical de Benoît XII, qui confirment bien l'utilisation simultanée de carreaux polychromes et monochromes dans les mêmes pavements. L'on sait par ailleurs que, dans les fouilles de l'hôtel de Brion, où céramiques à décor vert et brun et céramiques monochromes à émail blanc ou vert furent retrouvées en grand nombre, l'homogénéité des formes et les traces de collage restées visibles au revers des pièces confirment la contemporanéité des productions, dans les mêmes forces et en association avec les céramiques à décor vert et brun elles-mêmes d'ailleurs au faciès déjà évolué.

La datation de ce matériel s'échelonne dans le temps. Certaines céramiques comme celles d'Aix (fouilles Mignet) ont été retrouvées dans des niveaux attribuables au premier quart du XIV^e siècle ; à Rougiers, dans des niveaux datables essentiellement du second quart de ce siècle (vers 1320-1345). Une chronologie similaire peut être attribuée au matériel d'Hyères. La plupart des autres relèvent en revanche d'une date plus tardive, dans la seconde moitié du siècle (dernier quart pour le matériel de Brion). Les carrelages du Palais des Papes ou du château de Salon qui ont été analysés sont, quant à eux, de datation plus incertaine ayant été retrouvés dans des contextes de comblement ou de réfection évidemment plus difficiles à interpréter exactement. Une chronologie plus tardive encore (dernier tiers du XIV^e s.) concerne les découvertes effectuées rue Carreterie en Avignon, comme le précise l'auteur de la fouille.

II. Les zones de production dans Avignon

S'il n'entre pas dans le cadre de cette présentation d'établir un catalogue des mentions de l'activité des potiers avignonnais, collation qui nécessiterait une recherche particulière et ambitieuse de longue haleine (1), quelques données permettent toutefois de situer les principaux quartiers où sont attestés, depuis le XIII^e siècle, des artisans de la céramique. Au terme d'une enquête rapide, il apparaît que quatre zones urbaines concentrent l'essentiel de ces témoignages. Ne seront abordés ici que les aspects topographiques que livrent ces sources : ceci afin de mettre en relation ces données avec les découvertes archéologiques récentes, qu'elles éclairent et situent dans un contexte chronologique plus précis. Comme dans d'autres villes provençales, quelques règles paraissent régir l'implantation de ces ateliers. Toutes les indications concordent pour les situer au-delà de l'emprise de la ville romane, à la périphérie de son enceinte des XI-XIII^e siècles (fig. 3). Sans doute les contingences de production (nuisances induites par les fours, besoin d'espace, facilité d'approvisionnement en combustible et en argile) ne sont-elles pas étrangères à cette position péri-urbaine. Mais on note également que les ateliers se concentrent à proximité immédiate du rempart roman, en bordure des fossés ou, pour une période plus récente, le long du Rhône. Dans ce cas, la présence de l'eau pourrait être un facteur déterminant, non pas sans doute pour la production (qui peut fort bien se dispenser d'une adduction continue) mais pour la diffusion des poteries. On observe d'ailleurs que ces ateliers voisinent les portes de la ville et ses principales voies d'accès et de circulation. Les quatre quartiers où se situent les ateliers connus sont les suivants :

Le Bourg des Olliers, le Plan des Oulles et le Limas (fig.4). Ces trois toponymes concernent une vaste zone, au nord-ouest de la ville, à vocation artisanale marquée : fustier (charpentiers-menuisiers), changeurs et aubergistes s'y côtoient. Le bourg des Olliers (burgus oleriorum) est mentionné depuis le XIII^e siècle. Il est situé à la pointe nord d'une bande de terre dénommée Estel, comprise entre les remparts et le Rhône. C'est dans la partie méridionale de cet espace que s'établissent les Dominicains vers 1220. Le bourg des Olliers occupe la zone attenante au nord du

couvent des Prêcheurs, entre les rues du Mail et Plaisance (Pansier 1930 : 98). Cet espace borde de plus le canal de Vaucluse, qui, depuis les lices du rempart qu'il enserre, rejoint le fleuve à hauteur de la platea molendini ou molendinus communis, large place qui sert d'entrepôt pour les bois. Jusque vers 1370, où est élevée ici l'enceinte pontificale d'Avignon, le bourg des Olliers est donc dans une position extra muros, largement ouverte sur le fleuve. A vrai dire, si le quartier des Oulliers est abondamment cité au XIV^e siècle, aucun document ne spécifie formellement une activité de la céramique, ou n'identifie un de ses habitants comme se livrant au métier de potier. Tout semble indiquer que ce nom, qui traduit assurément une industrie de la céramique au XIII^e siècle, n'est plus utilisé que comme toponyme usuel à la fin du siècle suivant. Ce n'est que vers la fin du XV^e siècle ou au XVI^e siècle que réapparaissent des mentions plus précises. L'ancien entrepôt à bois prend alors le nom de planet des Oulles. Nous serions tentés de mettre en relation cette résurgence, ou du moins ces signes de regain d'activité de la poterie, avec l'arrivée en Avignon d'artisans italiens (2). Au XVII^e siècle, le lieu de production semble s'être légèrement déplacé vers le nord, le long de la rue du Limas. Nous connaissons l'habitation de trois artisans céramistes : J. Monclairgeon dont la maison et le jardin donnent sur le planet des Oulles (3) (à l'angle sud-ouest), A. Castellan thuilissier de Villeneuve qui possède une maison en 1661 sur le portail Pertus (n°4 rue du Limas) (Marcel 1935 : 369), et la maison voisine (n°6 rue du Limas) où Pierre et François Van Latum investirent en 1692, en association avec Montclairgeon, dans une fabrique de pipes en terre cuite (Bailly 1986). Ajoutons que c'est à proximité immédiate, rue Rempart du Rhône que fut recueillie une matrice en céramique, fabriquée pour mouler les décors de plâtre des arcs honorant l'arrivée du Vice-Légat en 1664 (Saint-Priest d'Urgel 1956). La tradition artisanale de ce quartier du Limas s'achève au tout début du XVIII^e siècle, durant lequel nous n'avons plus aucune mention.

Paroisse Saint-Symphorien. Dans le dernier tiers du XVII^e siècle en effet, les lieux de production de céramiques se sont déplacés dans les quartiers nord-est de la ville. En bordure du Rhône, et à nouveau entre le rempart pontifical et le fossé de l'ancienne enceinte intérieure, des ateliers mal localisés produisent des poteries communes (notamment ce qui semble être une des spécialités avignonnaises : les vases de jardin du type jarre d'Anduze) (4). Citons un prix-fait dressé en 1702 pour Sébastien Pelissier, potier de terre, pour faire en son jardin paroisse Saint-Symphorien un four à cuire des terrailles, conformément à celui de Roubaud (Amouric 1991), et ce même Roubaud, originaire de Saint-Zacharie, installé en 1705 à Avignon depuis 29 ans. Au tout début du XVIII^e siècle, une première et éphémère tentative de fabrication de faïence est attestée dans ce quartier. En 1726 en effet, Marie Simil fonde, avec l'aide de la commune (5), une faïencerie rue Banasterie, qui succombe dès 1730. Toutefois, l'un de ses ouvriers, Louis Carbonel, maître faïencier de Marseille, à son tour établit une officine en 1727. D'abord installé rue du Sambuc, celui-ci reconstruit sa manufacture place des trois Colombes en 1732 (fig.8). A sa mort en 1756, deux de ses fils, Louis-Joseph et Jean-Baptiste lui succèdent. Un troisième fils construit pour son propre compte une faïencerie distincte dont on ne sait pratiquement rien. Cette fabrique disparaît avec lui en 1763.

L'essentiel de ces mentions ne couvre donc que le XVIII^e siècle. Les fabrications ultérieures, de type industriel étant à nouveau translatées, cette fois-ci à l'extérieur de la ville, dans le quartier est d'Avignon autour de Saint-Véran pour la poterie (fig.3), et en rive droite du Rhône pour les produits de construction, où des ateliers existaient depuis le XVI^e siècle (briqueterie de la Tour, quartier des Tuileries et manufacture de Candau).

Deux autres quartiers ont pu accueillir des potiers à la fin du Moyen Age. Mais dans ces deux cas les informations sont très imprécises, et procèdent le plus souvent d'une interprétation conjecturale des documents :

La rue Four de la Terre. Cette rue longe l'enceinte du XIII^e siècle, en bordure du fossé où coule la Durançole (détermination ancienne de la Durance protégeant la base du rempart). C'est dans le glacis de cette fortification qu'existe une maison dite «du Four de la Terre» qui tirait son nom de l'atelier de potier qui l'occupait. Ce toponyme remonte, selon Girard, au XIV^e siècle. Notons que cette maison, située dans la partie nord-est de la rue (6), donne sur la place Pignotte (dont l'étymologie découle, selon les historiens avignonnais, des petits pains distribués par l'Aumône pontificale voisine, mais dont le nom n'est pas sans évoquer pignata (poteries), fréquent en Italie au Moyen Age par exemple, et pignate, pignatier, marmite et fabricant de marmites ou potier en Provence orientale dès le début du XIV^e siècle au moins).

Le portail Magnanen. Une mention d'atelier serait attestée à la fin du XVe siècle à proximité de cette porte. A nouveau il faut insister sur le fait que le Portail Magnanen n'existe que dans l'enceinte du XIII^e siècle, et ne sera pas repris dans la ceinture pontificale. Le quartier extérieur du Portail Magnanen correspond donc à l'espace qui longe les lices du rempart et son béal, entre les deux remparts successifs. L'éventualité d'un atelier à cet emplacement est suggérée par un dossier d'érudit local (7). De l'avis d'Henri Amouric, les pièces citées (8) se révèlent cependant ambiguës et ne permettent pas de conclure définitivement dans l'un ou l'autre sens.

III. Découvertes archéologiques de productions avignonnaises modernes

III 1 : l'Hôtel d'Armand et l'Oratoire

Des sondages effectués à l'ouest de la ville d'Avignon, dans les sous-sols de l'Hôtel d'Armand et le jardin attenant, concernés par un projet de réaménagement, ont permis de mettre en évidence une production jusqu'alors inconnue (Landuré 1990). Ces céramiques, qui forment un ensemble homogène de 694 tessons, proviennent de l'un des quatre sondages réalisés dans le jardin, qui couvrait une superficie de 2000 m². Elles sont présentes dans deux contextes, une fosse, et une couche dépotoir qui la scellait. 435 tessons sont issus de la couche dépotoir, où ils sont associés à des scories, des charbons de bois et des os, les 259 autres appartenaient au comblement de la fosse constitué d'une accumulation de poches de cendres, de lentilles de charbon, auxquelles se mêlent fragments de briques de four et scories.

Une étude préliminaire de ce matériel est présentée ici, un travail plus complet étant actuellement réalisé par G.

Bérard sur une importante quantité de fragments découverts dans la fouille de l'Oratoire (dirigée par R. Boiron, qui s'est déroulée du mois de mars au mois d'octobre 1991 sur une superficie de 5000m²). En l'absence d'observations portant sur un grand nombre de tessons la particularité de cet ensemble incite à la prudence. En effet on est en présence de déchets d'atelier dont l'aspect, et plus particulièrement celui de la couverte, a subi des modifications lors de cuissons mal menées.

Cette production est réalisée dans une pâte calcaire beige ou rose pâle, qui contient quelques impuretés, en particulier des nodules blancs, de très rares particules de mica ainsi que des bulles d'air. Les vases sont couverts d'un émail stannifère ou d'un vernis plombifère. Certains présentent un décor peint, réalisé au cuivre et au manganèse, auquel viennent parfois s'ajouter des incisions (fig. 5).

Pour environ 10 % de ce matériel l'emploi d'un émail stannifère ne fait aucun doute. Ce groupe est constitué de bols, dotés ou non d'oreilles de préhension (fig. 5 n°2), d'assiettes et de plats à marli sur fond plat (fig. 5 n°1,4,5). Ces formes ouvertes ne sont émaillées qu'à l'intérieur mais la paroi externe, laissée nue, porte des coulures d'émail et, pour de nombreux objets, des coulures roses que nous interprétons comme des traces d'engobe. L'utilisation concomitante d'un engobe et d'un émail à base d'étain est contradictoire dans la mesure où l'aspect opaque de l'émail vient masquer la couleur de la première couverte. Quelques vases émaillés portent également des taches de glaçure plombifère.

En ce qui concerne les décors notons par exemple l'utilisation de traits parallèles peints ou incisés pour des rebords de bols, d'ondulations que l'on retrouve à la fois sur des bols et des assiettes, tandis que des séries de trois traits, peints et/ou incisés, disposés perpendiculairement aux rebords, en alternance avec des chevrons, ornent quelques marlis. Les fonds de bols et d'assiettes sont souvent décorés de motifs végétaux, feuilles de chêne ou feuillages stylisés (fig. 5 n°3).

Pour la majorité du matériel la composition de la couverte est plus difficile à déterminer, dans quelques cas il s'agit de glaçure plombifère sur engobe mais la plupart des tessons sont trop brûlés pour qu'il soit possible de les classer dans l'un ou l'autre groupe. Le répertoire des formes observées pour les majoliques se retrouve ici (fig. 5 n°7 à 9), il faut cependant y ajouter des jattes (n°10) des pots de chambre, des cruches et de grands vases à liquide munis d'une anse de panier (n°6). Un décor du même type que celui qui orne les vases émaillés se retrouve sur quelques bols et assiettes, mais cette vaisselle commune est le plus souvent monochrome. Les coloris devaient être principalement le jaune, l'orangé et le vert, obtenu à partir d'oxydes de cuivre, mais la plupart des tessons recueillis offrent une teinte verdâtre et un aspect terne.

Ces céramiques, n'avaient curieusement jamais été identifiées sur les sites de consommation avignonnais et de la région. Elles appartiennent certainement à une production limitée dans le temps. Si l'on en juge par les anomalies techniques observées sur de nombreux vases, et en particulier l'association engobe/émail et même engobe/émail/glaçure plombifère, il pourrait s'agir d'un

essai. On peut aussi envisager que des céramiques émaillées étaient à l'origine destinées à être vernies et avaient, à ce titre, été recouvertes d'un engobe. Il est intéressant de constater que si la majorité des pièces a subi une cuisson trop forte d'autres, plus rares, ne semblent pas assez cuites ce qui pourrait indiquer la présence, parmi les tessons, de rebuts de cuisson provenant de plusieurs fournées.

Quatre tessons appartenant à ce matériel ont fait l'objet d'analyses. Il s'agit d'une assiette à marli glaçurée, d'un fond de vase sans glaçure, d'un fond de vase glaçuré, ainsi que d'un tesson de vase à anse de panier à glaçure verte.

La datation de cet ensemble est mal assurée. L'étude stratigraphique du sondage ne fournit pas d'indice chronologique précis : la fosse perce des niveaux de la fin du XIVe siècle tandis que la couche dépotoir est immédiatement recouverte par la terre végétale. La fouille de l'Oratoire apportera peut-être des éléments de datation plus précis. Parmi le matériel associé découvert lors de la fouille de l'Oratoire citons des céramiques en pâte réfractaire, où figurent des ratés de cuisson, et qu'il convient probablement de rattacher au même atelier -les marmites appartenant à cet ensemble se situeraient plutôt vers la fin du XVe siècle-, des tessons de céramiques valenciennes tardives à décor bleu et lustre, ainsi qu'une monnaie de Charles VI émise de 1380 à 1420.

Il est clair que cette production post-médiévale fait appel à des techniques de tradition médiévale, en particulier l'utilisation d'oxydes de cuivre et de manganèse pour les décors, qui sont associées ici à l'emploi d'engobes, technique largement répandue à partir du XVIe siècle. De la même manière si certains décors semblent directement inspirés du répertoire traditionnel, c'est le cas par exemple des motifs floraux placés au fond des vases, d'autres, notamment les alternances de traits et de chevrons sur les marlis, rappellent les motifs incisés connus sur des productions de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle en pâte réfractaire de l'Uzège (Vallauri 1980 : 417, pl.III, n°1 à 3; Carru 1989 : 202, 205, fig. 11). Il est par conséquent probable que l'on soit en présence d'une production de transition fabriquée, en petite quantité, à la fin du XVe ou au début du XVIe siècle.

III 2 : Rue du Limas 1986

Lors de la construction des Services Techniques du Conseil Général, au n°21 de la rue du Limas (fig.4), les terrassements provoquèrent la destruction d'une fosse maçonnée remplie de poteries surcuites. Effectuée sans surveillance archéologique, cette découverte ne nous est connue que par les témoignages des conducteurs d'engins, et par une petite série de vases recueillis par un particulier. Il s'agit essentiellement de cruches à bec pincé et d'écuelles à préhensions horizontales (fig.6), à pâte calcaire glaçurée engobée, attribuables au XVIIe siècle. Ces poteries, rejetées par centaines dans ce dépotoir, présentaient des défauts dus à une surcuisson (vases déformés ou fondus, collés en empilage, glaçure grise, pâte vitrifiée). Il est probable que ce dépôt a été constitué avant la construction sur cet emplacement, de l'Hôtel des Chartreux de Villeneuve, attesté en 1691. Néanmoins l'atelier n'occupait pas cette parcelle (examen des déblais de l'excavation ne révèle aucun élément de four, d'objet

urbanisée au XVIIe siècle, comprise entre les remparts et la rue du Limas.

III 3 : Rue du Limas 1989

Une fosse dépotoir de même nature a été fouillée lors des recherches conduites par le Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse, dans une parcelle très proche, au numéro 14 de la rue du Limas (fig 4) (Carru). Le dépôt comblait une tranchée de reprise en sous-œuvre d'un mur latéral d'une maison médiévale. Les rebuts d'atelier avaient été employés ici en tout-venant de comblement. Le contexte stratigraphique indiquait une phase de reconstruction de la maison postérieure à 1640, soit probablement autour du milieu du XVIIe siècle.

Le matériel recueilli, particulièrement abondant, comprend d'une part, des objets d'enfouissement, de calage, des supports de cuisson et d'autre part, des productions de céramiques ayant trois factures différentes :

Production : Outre les trois catégories décrites plus loin, le mobilier comptait quelques biscuits sans revêtement ainsi que des tessons émaillés dont on ne sait s'il faut les considérer comme des fabrications ou des inclusions de matériel associé remanié. La première des hypothèses, qui paraît la plus vraisemblable dans un tel contexte, rejeterait l'apparition d'une production locale de faïence vers le milieu du XVIIe siècle. L'état de fragmentation de cette poignée de tessons nous interdit d'en faire ici une description typologique. Les fabrications assurées sont toutes en pâte calcaire, cuites en atmosphère oxydante :

- Poteries polychromes (fig 7, n°1 à 3). Il s'agit de 56 pièces ouvertes (plats à marli et assiettes basses), décorées au pinceau en jaune brun et vert, sous glaçure et sur engobe blanc. La structure du décor comprend trois registres concentriques : le marli qui reçoit une frise encadrée de filets parallèles, le galbe intérieur orné d'une ondulation, et le fond qui porte la décoration la plus élaborée (croix, étoiles, fleurs ou monogramme IHS). Cette catégorie soulève plusieurs questions : à ce jour, aucun produit de ce genre n'a été découvert dans les sites de consommation fouillés dans la ville. De plus, le décor traduit une influence italienne, en rupture avec les productions avignonnaises tardo-médiévales, mais également très différente des fabrications régionales contemporaines (décor au barolo, série «à la croix», dont la technique de fabrication est pourtant semblable). Enfin, chacune de ces pièces possède une composition décorative originale. Le potier a délibérément choisi de ne produire que des exemplaires uniques de décoration, en permutant les trois couleurs utilisées, l'association des trois registres de décor et le choix des motifs d'ornementation. Ce fait, qui exclut une production en série massive, et la faible diffusion de ce produit, pourraient indiquer que cette fabrication fut limitée, éphémère et correspondre à une commande ponctuelle.

- Poteries monochromes (fig 7, n°4 à 8). D'un répertoire typologique plus varié (assiettes, plats à marli, bols hémisphériques, bols à préhensions et écuelles droites), ces 44 vases sont réalisés dans une argile calcaire, engobée puis glaçurée, dont la teinte finale générale est jaune paille. Les parois sont habituellement lourdes, les pieds des assiettes et des plats, qui existent selon le même profil dans



Figure 6 : Rue du Limas 1986. Ecuelle à préhensions horizontales surcuite.

d'enfournement ou de cendre). Il serait logique de localiser l'officine proche, plus au sud-ouest, dans la zone faiblement la catégorie précédente, ne sont par contre ni amincis, ni repris au couteau ou à l'estèque.

- Poteries à décor marbré ou engobe. Cette troisième catégorie ouvree dans l'atelier du Limas est caractérisée par la couleur rouge-rouille des pièces, due à un engobe glaçuré riche en sels de fer. Dans la majorité des cas (19 vases sur 24), un décor est appliqué avant glaçurage. Ces motifs peuvent être structurés (traits disposés au barolet) ou marbré (mélange par rotation d'un second engobe blanc, puis tacheture de gouttes vertes). La typologie est très semblable à celle des poteries monochromes, avec de plus une série de petites formes à pied creux mouluré (piedouche) supportant une bobèche à collerette pendante (bougeoir ou salière ?) (fig. 7, n°7 et 8).

Les objets d'enfournement comptent pour la moitié des pièces découvertes dans ce dépotoir. 115 petites cassettes (fig. 7, n°10) tournée sans traitement de surface, ont des dimensions internes trop réduites pour avoir permis d'y loger des vases (de plus leur fond n'est pas percé, un seul cas de plus grande taille, ajouré de cinq trous). Des échancrures de différentes tailles, opposées en vis-à-vis sur les parois, semblent indiquer que ces objets calaient des pièces placées verticalement, ou maintenaient d'autres accessoires de calage. Six pernettes (fig. 7 n°9) ont enfin été recueillies (l'une d'entre-elles collée sur le fond interne d'une assiette polychrome).

Le contexte stratigraphique, les indications fournies par les découvertes voisines, et les rares éléments typologiques, concourent à situer ces rebuts de fabrication entre 1640 et 1670. Dans le cadre de cette étude globale sur les produits en céramique d'origine avignonnaise, il a été choisi d'analyser chacune des catégories présentes dans ce dépotoir (fig.9), soit les vases à décor polychrome, les poteries communes engobées, et les objets d'enfournement.

III 4 : Le four de la rue des Trois Colombes

Lors d'une courte opération de sauvetage au nord de la ville, dans l'ancienne paroisse Saint-Symphorien, rue des Trois Colombes un four vient d'être récemment découvert

(Maufras 1991). Il est situé près de l'atelier du faïencier Louis Carbonel dont la façade conserve encore l'enseigne en faïence peinte en bleu datée de 1737 (fig. 8). Ce quartier d'artisans est par ailleurs bien connu à la fin du XVIIIe et au XVIIIe siècles. La structure dégagée est rectangulaire et semble n'avoir jamais servi. Les parois de briques ne présentaient aucune rubéfaction et le four ne contenait aucune cendre. Il semble avoir été abandonné et comblé prématurément par un important remblai. Celui-ci contenait des éléments de construction, de la vaisselle de consommation mais aussi des rebuts d'atelier. Ratés de cuisson, éléments de calage en terre modelée étaient associés à des biscuits semblables à ceux de la rue du Limas, (vase à listel, pot de chambre, assiette à marli, (fig.5 n° 11,13,14,15) et des éléments de poêle en faïence peinte au manganèse (fig.5 n°12). De ce dépotoir, neuf échantillons ont été analysés. Un ramassage effectué après la fouille lors des terrassements à l'extérieur de la ceinture du four et à sa base, a livré encore des rebuts similaires mais

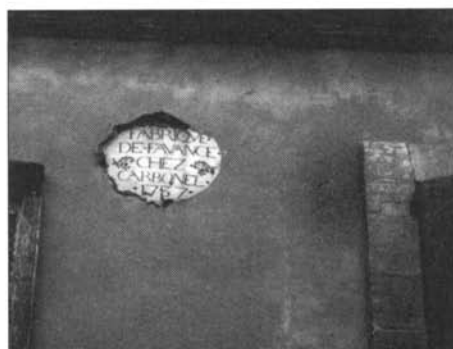


Figure 8 : Enseigne en faïence peinte en bleu conservée sur la façade de l'atelier de Carbonel.

aussi des fragments de plats à barbe, jarres et cruches engobés recouvertes de glaçures jaune et verte.

Si cette structure de cuisson reste isolée et énigmatique en l'absence d'une fouille exhaustive, elle peut cependant être mise en rapport avec un prix fait de 1702. Ce contrat passé par Sébastien Pelissier, potier à terre, fils d'un autre céramiste dont l'activité est attestée à Avignon dès 1667, mentionne la construction d'un four d'un modèle analogue à celui découvert (Amouric 1991). Le four commandé devait être réalisé au modèle de celui de Sieur Roubaud Joseph probablement arrivé à Saint-Zacharie vers 1676 et oeuvrant lui aussi dans cette même paroisse, près des Carbonel.

IV. Analyses en laboratoire

Les premières analyses effectuées sur du matériel d'atelier avignonnais provenant de la rue du Limas, avait fait espérer qu'il serait possible d'identifier le lieu de production des majoliques provençales. Ces analyses avaient en effet montré des ressemblances de composition qui pouvaient ne pas être fortuites avec ces productions dont l'origine demeurait encore inconnue. Le développement des analyses ne devait pas confirmer cet espoir.

Le diagramme (fig.9) réunit des céramiques d'ateliers avignonnais modernes, des carreaux de pavement médiévaux, des majoliques provençales et languedociennes polychromes et des céramiques glaçurées monochromes anciennes. Ont été joints à cet échantillonnage deux argiles pliocènes du site de Pauvre-Ménage, exploitées au XIXe siècle par les potiers de Beaucaire et de Tarascon.

La classification de ce matériel a été faite par analyse de grappes, en affinité moyenne non pondérée, sur variables centrées réduites relatives aux dix sept constituants suivants : K, Rb, Mg, Ca, Sr, Ba, Mn, Ni, Zn, Al, Cr, Fe, Si, Ti, Zr, Ce et V.

Le diagramme obtenu, montre que les majoliques provençales et les carreaux de pavement ne se mélangent pas avec les productions avignonnaises. Les majoliques et les carreaux de pavement se retrouvent à l'exception de trois d'entre eux, dans un même groupe marqué A. Seuls deux exemplaires avignonnais forment le sous-groupe A2 se trouvant dans le groupe A, et encore peut-on considérer qu'ils sont mal classés, se distinguant des autres exemplaires du groupe A par des pourcentages plus élevés de fer et des pourcentages plus faibles de potassium. De même les exemplaires du sous-groupe A1 semblent s'exclure du groupe A par des pourcentages plus élevés de titane, d'aluminium et de chrome, et des pourcentages plus faibles de calcium et de manganèse; ces différences les rapprocheraient des deux exemplaires de majoliques languedociennes qui sont à l'extérieur du groupe A. Ainsi les majoliques provençales et la plupart des carreaux de pavement forment-ils un groupe à part où ne figurent ni références, ni céramique d'un type différent. L'origine précise de ces productions demeure donc toujours inconnue.

Si les céramiques du groupe A ont des compositions qui sont assez éloignées de celles des argiles pliocènes de Pauvre-Ménage comme on peut le voir sur le diagramme (fig.9) elles sont en revanche assez proches des argiles pliocènes exploitées jusqu'à une date récente à Meynes et à Théziers, dans le Gard, c'est-à-dire à moins d'une vingtaine de kilomètres de Beaucaire et de Tarascon.

Si l'on examine à présent les exemplaires recueillis sur les sites d'ateliers avignonnais, on constate une grande hétérogénéité des compositions. La plupart de ces exemplaires se retrouvent toutefois dans un même groupe, marqué B sur le diagramme. En réalité cet ensemble pourrait être scindé en plusieurs groupes. L'un pourrait se constituer à partir du sous-groupe B1 qui devrait sans doute attirer les exemplaires d'Avignon qui sont entre les groupes A et B, avec lesquels ils partagent de faibles pourcentages de magnésium et des pourcentages plus élevés de titane. Il est évident par ailleurs que les quatre premiers exemplaires du groupe B devraient eux aussi former un groupe à part, s'ils étaient plus nombreux; ce groupe se distinguerait par des pourcentages plus élevés de titane et de magnésium, et par des pourcentages plus faibles de potassium.

On aurait donc trois argiles différentes qui auraient été employées pour la fabrication des céramiques en pâte calcaire, dans les ateliers avignonnais. L'une d'entre elles au moins semble assez facile à identifier. Il s'agit de celle

correspondant au sous-groupe le plus important, à la droite des quatre premiers exemplaires du groupe B; sa composition est très proche de celles des argiles miocènes de Vedène, dans le Vaucluse, encore exploitées de nos jours, à moins d'une dizaine de kilomètres d'Avignon.

A ce jour, toutes les tentatives de confrontations des données archéologiques et de laboratoire sur la longue durée sont restées sans résultat. En l'absence de sources écrites probantes, seules de nouvelles découvertes archéologiques dans la ville ou à proximité, permettront de résoudre le problème de la localisation des ateliers à l'époque papale.

Notes :

- (1). Les bases d'une étude exhaustive de ces mentions ont toutefois été posées par Chobaut (Chobaut 1933). Voir aussi ses notes manuscrites en particulier : Dossier sur les potiers de Vaucluse, Médiathèque Ceccano, Avignon, Ms 5906. Voir également ACHARD (P.). Notes diverses, potiers de terre à Avignon du XVIe au XVIIIe siècles, Bibliothèque Municipale d'Avignon, Ms.1572, fol 83. Plus récemment, la recherche des mentions de potiers dans les sources écrites a été reprise : (Amouric 1986).
- (2). Cités par Chobaut, mentionnons entre-autres : Andreas Nico, Lucianus Qualluto (ou Galluto) ollerius, qui se lie pour un an en 1489 à Domenico Rebella de Savone (Arch. Dép. Vaucluse, Fond not. Martin 486, fol 833), Antoine Rebordini, diocèse de Turin, familier en 1490 chez Dominique Rebella, ollerio de Savone (Arch. Dép. Vaucluse, Fond not. Martin 482, fol. 974). Voir également dans ce même volume les recherches récentes menées sur l'itinérance des artisans figures (Amouric).
- (3). Anonyme. Plan géométral de la place ci-devant de la porte de l'Oulle. XVIIe siècle. Recueil de plans et vues d'Avignon, Bibliothèque Municipale d'Avignon, Ms. 2830, n°121.
- (4). Charles Pelissier (père de Sébastien Pelissier ?) vend en 1667 à l'évêque de Viviers «douze grands vases vernissés pour orangers avec ses armes». Ce même potier fournit pour le trésorier de France à la Généralité de Montpellier «72 vases biens et doublement cuits, vernissés et ornés...pour son jardin».
- (5). Texte cité par Chobaut (op. cit. note 1, Ms 5906, fol 43) : «Marguerite Ciprien loue à Marie Simil veuve Rochas, trois maisons avec une étable et une baume en dessous de la Roque des Doms, paroisse Saint-Symphorien, rue de la Banasterie, confrontant d'une part la dite rue, de l'autre les murailles de la ville, d'autre la roque, d'autre maisons et jardins des Pénitents de la Miséricorde...La sorquette traverse le jardin...»
- (6). Anonyme. Mémoire présenté à Messieurs les consuls juges de police, 1604, *Annuaire de Causes, Maîtres des Rues*. Archives Municipales d'Avignon, Série DD, 153. La maison est très exactement placée au nord du couvent de la Visitation, en bordure de l'actuelle rue P. Saïn.
- (7). Anonyme. Dossier d'étude. Bibliothèque Municipale d'Avignon, Ms 1585, (notes sur la Fontaine Couverte).
- (8). Archives Communales d'Avignon, CC 87, livre du trésorier 1496-1497, fol.6 et surtout ibidem, CC 390, pièce 154, compte du 27 février 1497.

BIBLIOGRAPHIE :

- AMOURIC (H.) DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.).-Potiers de terre en Provence, Comtat Venaissin au Moyen Age. Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age, vol 1, Les Hommes. Rennes, 1983, 1986, p. 601-623.
- AMOURIC (H.).- L'énigme de la rue des trois Colombes, Pelissier, Roubaud ou X ? La céramique, l'archéologue et le potier. Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVIe au XIXe siècle. 1991, p. 73.
- AMOURIC (H.) , PICON (M.), VALLAURI (L.).- Manosque à la fin du moyen-âge et au début du XVIe siècle, la dialectique des sources écrites, des données de terrain et de laboratoire, In, V colloque international de la céramique en méditerranée occidentale, Rabat 1991 (à paraître).
- BAILLY (R.).- Histoire de l'Hôtel d'Europe d'Avignon. Avignon, Rhône et Comtat, n°3, 1986, p. 5-33.
- CARRU (D.).- Céramiques d'un dépotoir du XVIe siècle à Avignon, *Archéologie du Midi Médiéval*, Tome VII, 1989, p.187-21
- CARRU (D.) .- Récentes recherches d'archéologie médiévale en Avignon. Document d'Archéologie Vauclusienne, n°6, 1993 (à paraître).
- CHOBOUT (H.).- Les faïenceries et les faïenciers d'Avignon au XVIIIe siècle. Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 33, 1933, p.179-196.
- DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.).- Les fouilles de Rougiers , CNRS, 1980. DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.).
- THIRIOT (J.).- Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel, Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1980, 186 p. réed. aug., Petit Palais Diffusion, 1990.
- FIXOT (M.), GUYON (J.), PELLETIER (J.-P.), RIVET (L.).- Des abords du forum au palais archiépiscopal, Bulletin monumental , 1986, p. 195-290.
- GAGNIERE (S.) et GRANIER (J.).- Contribution à l'étude du Palais des

Papes. I. Les carrelages en terre cuite dans les constructions de Jean XXIII, de Benoît XII, et de Clément VI, Guide illustré d'Avignon, 1963.

GAGNIERE (S.), GRANIER (J.), VOISIN (J.).- Contribution à l'étude du Palais des Papes. II. Découverte d'un carrelage dans le studium de Benoît XII, Guide illustré d'Avignon, 1964.

GAGNIERE (S.), THIRIOT (J.).- Aspect et provenance des carreaux de pavement du Palais des Papes d'Avignon au XIVe siècle, in Terres cuites architecturales au Moyen Age, Saint-Ouen, 1985. Mémoires de la Commission départementale d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais, XII, 2, 1986, p. 218-226.

GIRARD (J.).- Evocation du Vieil Avignon, éd. Minuit, Paris, 1958, p.315.

LANDURE (C.).- Rapport de sondages archéologiques : Avignon, Hôtel d'Armand, 1990.

MARCEL (A.).- Dictionnaire des rues et places d'Avignon, bibliothèque Municipale d'Avignon, Ms. 5608.

MAUFRAS (O.), PAONE (F.).- Le four de la rue des trois Colombes à Avignon, La céramique, l'archéologue et le potier, Etudes de céramiques à Aubagne et en Provence du XVIe au XXe siècle, 1991, p.71-73.

PANSIER (P.).- Dictionnaire des rues d'Avignon, Roumanille, Avignon, 1930.

PARENT (F.).- La céramique du Bas Moyen Age au monastère de Saint-Pierre de l'Almanarre (Hyères) et à l'église Saint-Pierre d'Hyères (Var), maîtrise dactylographiée, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1991.

PIGHINI (L.).- Les céramiques à décor vert et brun des dépotoirs du Petit Palais d'Avignon, Lettre d'information du Centre de recherches archéologiques, n°21, Archéologie du Midi méditerranéen, Valbonne, 9, 1983, p. 23-35.

RICHARTE (C.).- La céramique médiévale issue des fosses dépotoirs du Lycée Mignet à Aix-en-Provence, maîtrise dactylographiée, Université de Provence, Aix, 1991.

SAINT-PRIEST D'URGEL (M.).- L'entrée à Avignon du Cardinal Légat Flavien Chigi. Provence Historique, 6, fasc. 26, 1956, p.44-54.

SCHNEIDER (L.).- Beaucaire. Le château (Gard). Première phase d'aménagement, Rapport de sauvetage programmé, Montpellier, 1990.

VALLAURI (L.), VICHY (M.), BROECKER (R.), SALVAIRE (M.C). Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône, In, La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles, Actes du colloque international de Valbonne 1978, CNRS 1980, p. 413-428.

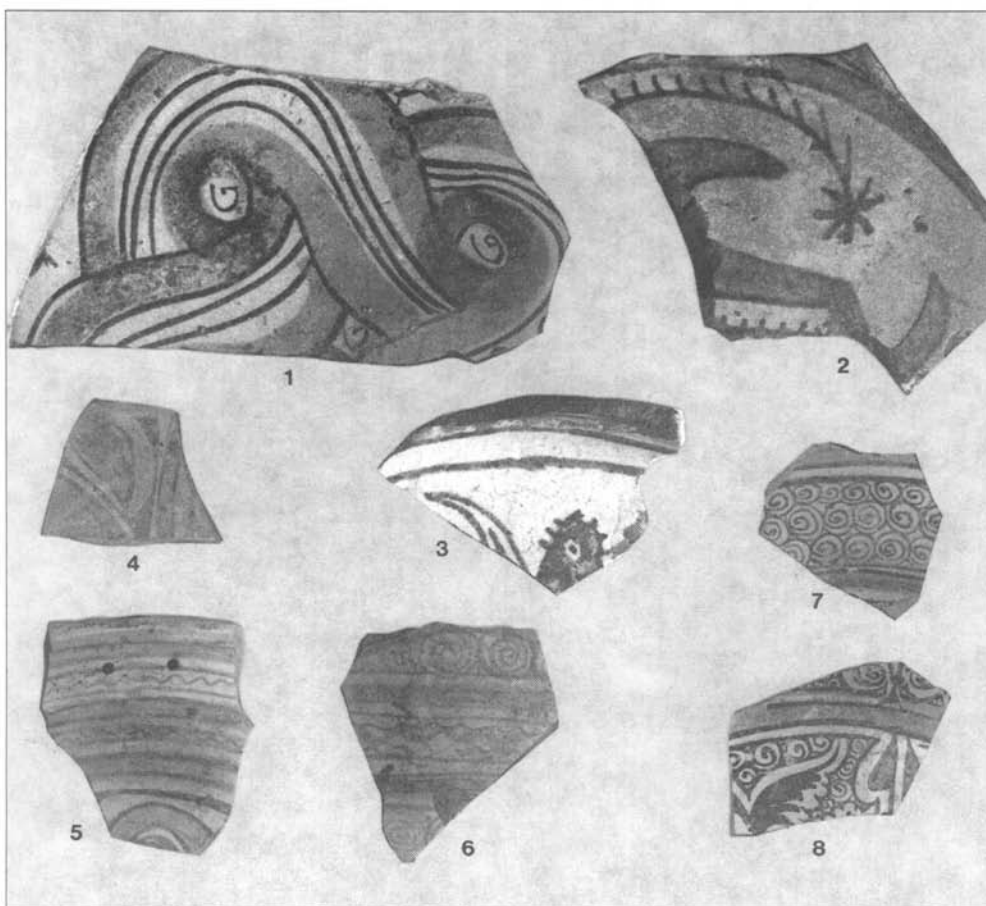


Figure 1 : Majoliques avignonnaises. 1-3 : Avignon, Carreterie, 4-6 : Aix-en-Provence, lycée Mignet. Majoliques languedociennes. 7-8 : Beaucaire, château. (cliché C.C.J. C.N.R.S.).

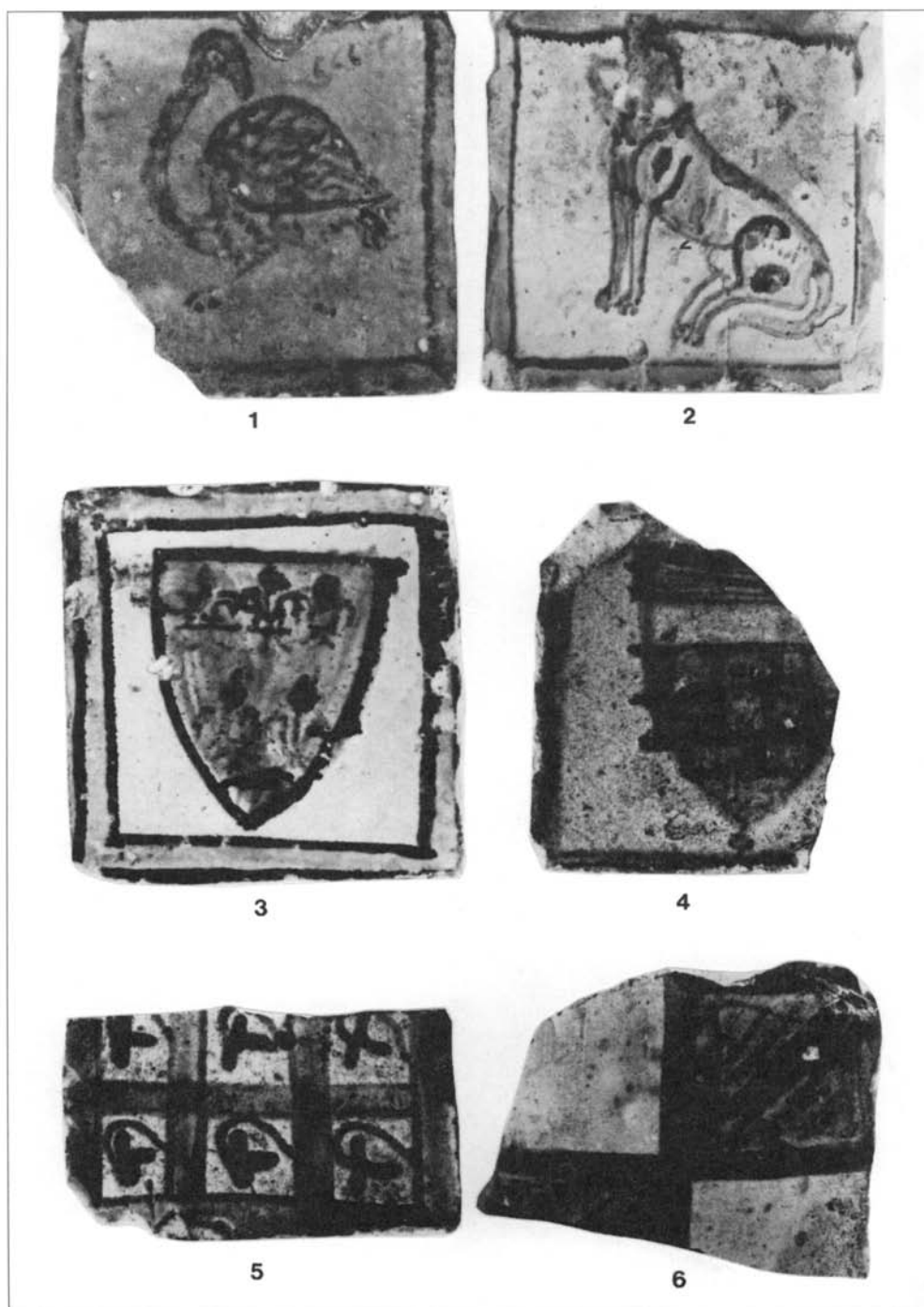


Figure 2 : Carreaux de pavement. Salon, château de l'Empéri.(cliché C.C.J. C.N.R.S.).

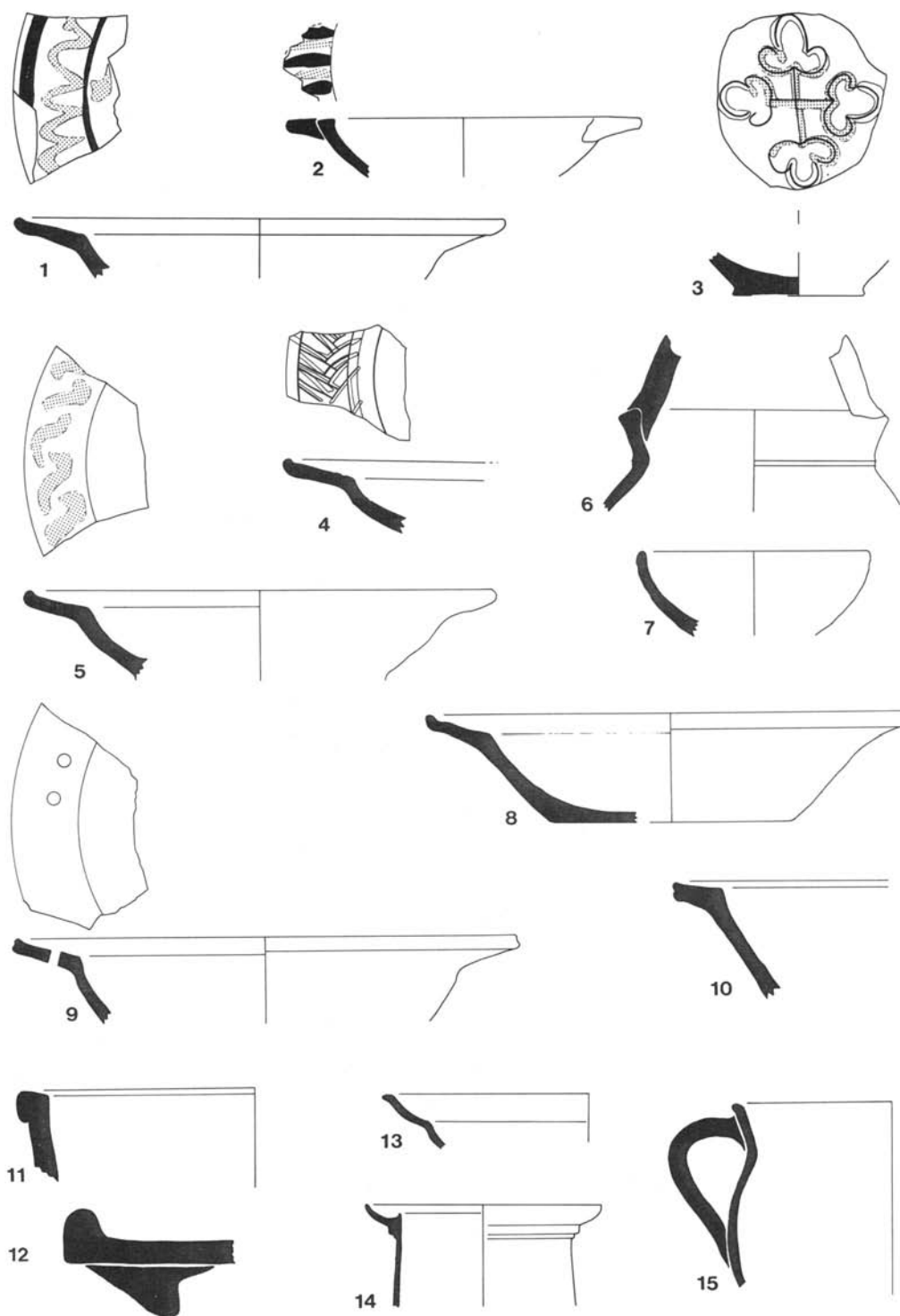


Figure 5 : Hôtel d'Armand - Oratoire : céramiques émaillées (1-5) et glacurées (6-10). Rue des Trois Colombes : biscuits (11-15), élément de poêle émaillé (12).

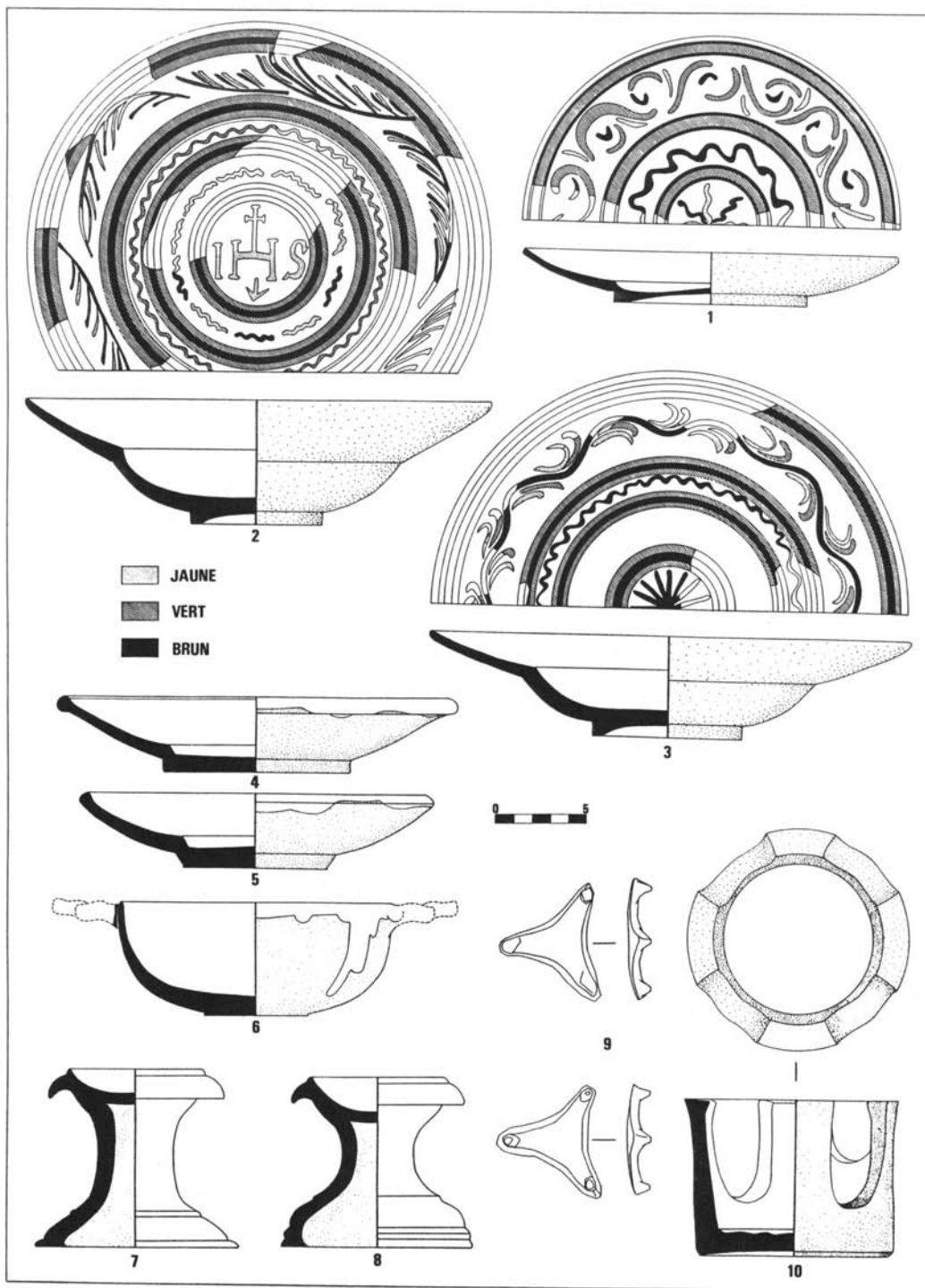


Figure 7 : Rue du Limas 1989. Productions polychromes (n°1 assiette, 2 et 3 plats à marli), productions communes engobées (n°4 et 5 assiettes, 6 écuelle, 7 et 8 bougeoir ou salière), objets d'enfournement (n°9 pernettes, n°10 cassettes).

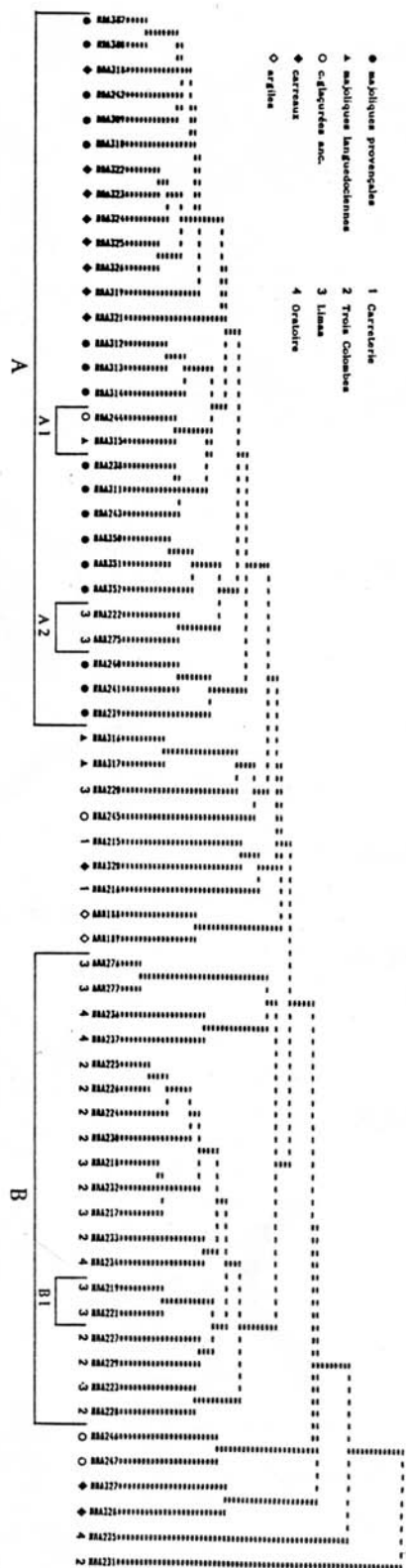


Figure 9 : Classification par analyse de groupes des échantillons analysés.